

Springville, 1<sup>er</sup> Mars 2001

Papa, maman,

Aujourd'hui, je vais vous révéler une histoire qui m'est arrivée il y a un peu plus d'un an.

C'était en décembre, plus précisément le 31, lors du passage à l'an 2000. Habituellement, je serais allé fêter cette nouvelle année comme tout le monde, mais pas cette fois-ci. J'allai au cimetière, voir Elisabeth.

Je sais, c'était une idée assez étrange pour un 31 décembre, mais je ne pus résister à ce besoin d'aller la voir.

Je me rendis sur sa tombe avec un gros bouquet de roses et de tulipes, ses fleurs préférées. Je marchais dans les allées, sans trop regarder où j'allais, c'était comme si mes jambes savaient exactement où était placé le corps de ma femme. Lorsque j'arrivai devant la tombe d'Elisabeth, celle-ci semblait comme neuve, le marbre ne s'était pas abimé avec le temps, les photographies d'Elisabeth n'avaient pas jauni avec l'humidité et les fleurs ne s'étaient pas fanées. C'était comme si elle avait été enterrée la veille. Malgré ma surprise, je déposai les fleurs sur la pierre tombale et je m'assis dans la pénombre sur le marbre glacé. Je lui racontai mes exploits et mes malheurs. Le vent qui soufflait me donna l'impression qu'à certains moments elle riait, à d'autres qu'elle pleurait. Je commençai à tomber de fatigue, après tout, c'était normal, il était presque vingt trois heures. Je me relevai, jetai un dernier regard et m'apprêtai à repartir. A ce moment-là, la cloche de la vieille église d'à côté sonna onze coups. Au onzième coup, je m'effondrai à côté de la tombe d'Elisabeth. Je ne m'étais pas évanoui, non, j'étais juste endormi. Lorsque je m'écroulai, je sentis les graviers me piquer le corps, le vent me hurlait dans les oreilles, comme s'il voulait que je me réveille, comme s'il voulait m'avertir.

Soudain, la vieille église sonna minuit. Le tintement de ses énormes cloches me réveilla en sursaut. Je me relevai, avec les traces du gravier sur les joues et un mal de tête énorme. Mes jambes me traînèrent à la grille. J'essayai de l'ouvrir, mais elle était verrouillée. Je me mis à la recherche d'une autre sortie puis, un bruit sourd se fit entendre, suivi d'un autre, puis encore un autre. Cela se reproduisit une bonne vingtaine de fois. Je me remis à la recherche d'une sortie, puis, j'entendis des discussions. Elles semblaient venir du centre du cimetière. Je criai : « Y a-t-il quelqu'un ? ».

Mais personne ne me répondit. Je m'approchai du lieu d'où venaient les discussions. Je m'arrêtai net. J'étais comme pétrifié. Je voulus crier, crier aussi fort que je le pouvais. Mais seul le silence sortit de ma bouche.

Vous ne croirez jamais ce que je vis ! Une forme fantomatique qui sortait de sa tombe me fixait dans les yeux.

Ce furent mes jambes qui prirent le relais. Je me mis à courir et je me réfugiai derrière une tombe, au fond du cimetière. J'y restai une dizaine de minutes. Lorsque je risquai enfin un regard, ils étaient une quarantaine de spectres, tous sortis de leurs tombeaux. Il y avait des femmes, des hommes, de grands-mères, des grands-pères, même des enfants. Ils avaient tous l'air joyeux, ils riaient, ils dansaient, ils jouaient. Ils n'avaient pas l'air bien méchants, mais, je ne pouvais pas risquer de me montrer.

À cet instant, je la vis. Un fantôme qui sortait d'une tombe de marbre recouverte de fleurs. Cette silhouette, je la reconnus immédiatement. C'était Elisabeth. Ma femme, ma chère femme. Celle qui était morte semblait si vivante. Je l'observais, elle était si souriante, mais il y avait aussi de la tristesse dans ses yeux. Puis, elle regarda dans ma direction. À ce moment-là, je fus comme envoûté. Je me levai et, tel un pantin, je me dirigeai vers elle. Je passai entre tous ces spectres joyeux, ne prêtant aucune attention à moi. Seule Elisabeth me regardait se rapprocher d'elle. Je voulus faire demi-tour et me réfugier derrière la tombe, mais ce fut plus fort que moi.

Le vent recommença à hurler dans mes oreilles, semblant encore vouloir m'avertir. Je me rapprochai d'elle peu à peu, puis, sans que je ne m'en rende compte, je me retrouvai devant elle, face à face. J'avais l'air interrogateur. Tandis qu'elle souriait, moi je l'observais. Je vis sur son visage qu'il n'y avait plus de trace de tristesse. Était-ce moi, qui avais déclenché cela ? Je n'en savais rien. Certain que c'était bel et bien Elisabeth, je lui souris. Elle me fit signe de la suivre, et nous nous promenâmes dans le cimetière.

Tout en marchant, je lui parlai, et sa seule réponse fût un petit rire. J'avais retrouvé ma femme. Ma peur des fantômes s'apaisa, même si je demeurai encore inquiet. Nous déambulions depuis un petit moment lorsqu'un morceau de musique se fit entendre. Dès les premières notes, Elisabeth et moi nous nous regardâmes. Nous avons immédiatement reconnu la musique. C'était notre musique, la musique grâce à laquelle nous nous étions rencontrés. D'autres fantômes, sortis de je ne sais où, nous entraînèrent sur la piste de danse, qui n'était en fait qu'un bout de pelouse. Elisabeth et moi commençâmes à danser.

Pendant que nous dansions, le vent recommença à me hurler dans les oreilles, mais cette fois ci, je perçus quelques mots : « Attention...une...heure. ». Mais je

n'y prêtai aucune attention. Je n'aurais pas dû. En effet, à peu près dix minutes plus tard, tous les fantômes commencèrent à s'agiter. Ils rangèrent leurs instruments, leurs jeux et tous leurs ustensiles, et ils regagnèrent leurs tombes. Le vent recommença de plus belle. Elisabeth me glissa un objet dans la main puis m'embrassa, très longuement.

Soudain, une heure du matin sonna. Elisabeth et moi étions encore en train de nous embrasser. Elle disparut. Le vent cessa immédiatement de hurler. Le monde tournait autour de moi, et... plus rien. Le noir absolu. Je me réveillai le lendemain, sur les coups de sept heures, au cimetière. Je me levai avec un mal de tête énorme, puis, je sentis quelque chose dans la main. C'était le collier de ma femme. Je lui avais offert lors de son anniversaire, un an avant sa mort. Ma première réaction fut de le déposer sur sa tombe. Arrivé devant celle-ci, je fus stupéfait, les fleurs déposées la veille ainsi que toutes les autres étaient fanées. J'étais effaré. Je déposai le collier sur la tombe, puis, je repartis. Je me posai tout de même des questions. J'étais persuadé que tout ceci n'était qu'un rêve, mais tout semblait prouver le contraire. Je ne savais plus que dire ni que penser.

C'est là que le plus étrange survint. Papa, maman, ne vous êtes vous jamais demandés pourquoi je ne suis pas venu vous voir depuis un peu plus d'un an ? Tout simplement parce que je n'ai jamais pu sortir du cimetière. Je comprenais, maintenant, ce que voulait me dire le vent, il ne fallait pas que je reste en contact avec Elisabeth au coup d'une heure, sinon voilà, j'allais rester bloqué dans le cimetière. Je vois des tas de gens entrer et sortir du cimetière, mais pas moi, je ne sais pas comment c'est possible, c'est comme s'il y avait un mur qui m'en empêchait. Je n'ai plus jamais revu Elisabeth, ni les autres fantômes d'ailleurs. J'ai réussi à convaincre le gardien d'envoyer cette lettre pour moi.

Voilà, je crains de ne plus jamais vous revoir; je vous embrasse donc très fort.

Jean.

Springville, 3 mars 2001

Madame, Monsieur,

Je vous présente mes sincères condoléances. Je suis le docteur ayant examiné le corps de votre fils Jean. Le gardien m'a précisé que votre fils avait l'air de faire des crises de folie et refusait de sortir du cimetière, se cachant sans cesse entre les tombes. Le matin du 2 mars, il l'a trouvé mort sur la tombe de sa femme.

Je reste à votre disposition pour tout complément d'informations.

Docteur Boissy.